

Je suis une probabilité

Caroline Rouleau

Numéro 140, février 2014

Phobies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rouleau, C. (2014). Je suis une probabilité. *Moebius*, (140), 135–139.

CAROLINE ROULEAU

Je suis une probabilité

C'est la deuxième fois aujourd'hui que je sens cette odeur. Comme une odeur de brûlé qui me rappelle davantage la fumée de cigarette que celle des toasts calcinées. C'est une odeur que je reconnaîtrais entre toutes pour avoir moi-même écrasé il y a quelques années, une senteur qu'au début je recherchais pour l'apaisement quasi instantané qu'elle me procurait, mais qui maintenant m'agresse au plus haut point. Déjà, ce matin, ça m'a étonnée, cette odeur dans la chambre des enfants. Par précaution, j'ai touché les murs, je suis même allée jusqu'à monter sur le petit marchepied de la salle de bain pour voir si le plafond radiant n'était pas en train de s'enflammer par en dedans. C'est vous dire comme j'étais certaine de reconnaître cette odeur.

Il n'arrivera rien. Vingt.

La maison est en rénovation depuis que nous l'avons achetée, il y a de cela maintenant cinq ans. Tout est commencé, mais rien n'est terminé. Avec le temps et la multitude de travaux entamés, c'est maintenant devenu un véritable chantier, une blague avec laquelle on aime nous taquiner. Aux quatre coins de la maison, il y a des fissures à colmater, de la peinture à retoucher, du plâtre à sabler. Nous procédons par à-coups, lorsque nous en avons le temps, lorsque le travail de Guillaume et les enfants et les sorties nous en laissent le temps, aussi bien dire rarement. Mais ça ne nous dérange pas outre mesure, on s'en accommode. Ça prendra bien le temps que ça prendra, on a toute la vie. En principe du moins. S'il n'arrive rien.

Vingt-quatre.

Le pire fouillis, je crois, se trouve au sous-sol. Rien n'est fait et nous avons décidé, tant qu'à y être, d'en faire notre débarras. Au fil des ans, nous y avons empilé matériaux usagés, boîtes défaites, boîtes à défaire, stock à jeter, à donner, à vendre, et nous attendons d'avoir le courage de nous y attaquer. Il faudrait placer une petite annonce, défaire les cartons, aller porter les planches empilées au dépotoir municipal. Nous y allons rarement, maintenant, au sous-sol. C'est trop encombré. Nous avons quand même pris la peine de nous ménager un chemin jusqu'au congélateur, mais c'est tout. La pièce est pour ainsi dire condamnée.

Alors quand j'ai senti cette odeur de brûlé, j'ai un peu paniqué. Il y avait un moment déjà que j'avais peur qu'un circuit électrique ne connaisse des ratés. Le pire, c'étaient ces plafonds radiants qu'on devait changer rapidement parce qu'ils étaient dans la chambre des enfants et qu'ils étaient vieux de quarante ans. Ce pourquoi je suis tout de suite montée toucher le plafond lorsque j'ai senti cette odeur. Mais le plafond était frais, comme les murs, comme le plancher, comme la maison en entier. Au bout de quelques minutes, l'odeur s'est dissipée, et puis plus rien. Je suis restée accrochée à l'idée d'un feu intra-muros quelques instants, puis je suis passée à autre chose et, de fil en aiguille, j'ai oublié. Il n'arrivera rien, que je me disais depuis le matin pour calmer mon inquiétude, il n'arrivera rien.

Trente-neuf, quarante.

Mais là, ce soir, assise dans le salon, l'odeur me monte au nez de nouveau. Je ne veux pas m'en faire outre mesure, mais j'avoue m'inquiéter tout de même un peu. Comme me le remet tout le temps sur le nez mon mari, je m'inquiète toujours de tout. Et de rien, surtout. C'est facile à dire pour lui, il est à l'extérieur de la ville la plupart du temps, mais moi je dois penser à protéger les enfants, au cas où. Si jamais il y a un incendie, je devrai me lever en toute hâte, passer prendre Clarisse en premier, elle est plus

près de ma chambre, et ensuite foncer dans la chambre de Sacha. Si le feu prend dans la cuisine, je ne pourrai pas redescendre au rez-de-chaussée et je devrai envisager de sauter par la fenêtre avec deux enfants dans les bras. Peut-être qu'en nouant les draps j'y parviendrai sans trop de dommage. Afin d'éviter le pire, je revérifie une dernière fois si le poêle est bien éteint, le grille-pain, la cafetière. J'aurai beau faire le tour de tous les appareils électriques de la maison, jamais je ne pourrai me prémunir contre la combustion humaine spontanée. Dans ce cas, le mal proviendrait de moi, de mon corps, de mon âme, et je ne pourrai rien faire pour sauver mes enfants. Comment peut-on se battre quand le mal provient de l'intérieur ? Quand il prend sa source au creux même de notre ventre ?

Il n'arrivera rien. Quarante-cinq. Il n'arrivera rien. Quarante-six.

Là, j'avoue, si Guillaume m'entendait, il aurait bien raison de me dire de me calmer. Je suis certaine qu'il me sortirait quelques statistiques pour ramener mon esprit à l'ordre. Tu as une chance sur onze millions de mourir dans un accident d'avion. Une chance sur trois cent vingt millions de tomber foudroyée. Une chance sur dix millions de périr dans une explosion nucléaire. Et blablabla. Lui et ses foutues probabilités. Il aura beau me dire, pour simplifier, de répéter quatre-vingt-dix-neuf fois il n'arrivera rien pour qu'une fois il arrive quelque chose, ça ne sert à rien. Pour moi, cette seule fois suffit. Je suis prédestinée au drame, condamnée d'avance, je vis sur du temps emprunté. Le premier rêve dont je me souviens met en scène ma propre mort. Il ne peut s'agir que d'un horrible présage. Quel enfant se rêve mort dans sa chaise haute, le visage tout barbouillé de purée ? Aucune statistique ne peut expliquer ça, aucune probabilité ne peut démontrer une telle évidence. Parce qu'il aura beau dire, Guillaume, me parler d'analyse de survie, de fonction de risque, me démontrer théorie par théorème, me dire que je mélange tout et confonds les concepts, il prend le problème à l'envers. Notre seule et unique chance de vivre est qu'il ne se passe rien. Que mon cœur ne cesse pas de battre, que

mon foie n'arrête pas de sécréter de la bile, que cette veine à mon cerveau ne se rompe pas. Qu'on ne me suive pas dans la rue, qu'on ne s'introduise pas chez moi pendant que j'y suis, qu'on ne me braque pas ce semi-automatique sur la tempe au dépanneur du coin. C'est ça, la réalité, Guillaume, quatre-vingt-dix-neuf chances de mourir contre une de vivre. Mais comme chaque fois, je joue le jeu et continue à dénombrer les *il n'arrivera rien*.

Cinquante-deux, cinquante-trois. Il n'arrivera rien, cinquante-quatre.

Dans une même journée, même dans mes pires accès de panique, jamais je n'ai réussi à atteindre le compte, à me rendre à la probabilité qui anéantirait toutes les autres, presque une valeur aberrante rendue là. J'abandonne toujours avant, calmée et rassurée. C'est mon mantra à moi, mon quart d'heure de méditation, mon jeu de compte moutons. Si ça se trouve, tel un capitaine Fukakusa trépassant d'avoir trop attendu, je mourrai avant la centième fois.

Il n'arrivera rien, il n'arrivera rien. Soixante et un, soixante-deux.

J'en veux tout de même un peu à Guillaume de ne pas être là quand ma tête s'embrouille et que mon cœur s'emballe. En fait, il est rarement là, Guillaume. Son travail est exigeant et lui demande de nombreux déplacements. Toujours très loin, l'obligeant ainsi à découcher. La nuit, c'est plus difficile. C'est là que j'imagine le pire. Quoique, à force, le pire, c'est à toute heure du jour que je l'envisage. Avant, je pouvais lui téléphoner quand bon me semblait. Il riait, se moquait gentiment de mes pires terreurs, me taquinait avant de me ramener doucement à la raison. Il trouvait ça charmant, enfin je crois; avec le temps, disons mignon. Aujourd'hui, je ne sais plus. Il m'en parle rarement. Lorsque je tente de le rejoindre, je tombe de plus en plus souvent sur la messagerie. Certains soirs, c'est carrément le silence. De nouvelles responsabilités, bon nombre de réunions. Et s'il avait eu un accident, si

le train avait déraillé, si l'avion s'était écrasé, si l'auto avait dérapé? Et s'il s'était fait enlever? On la connaît l'histoire de l'auto-stoppeur, de la panne d'essence, de la fusillade. Du mauvais moment au mauvais endroit. L'histoire de la disparition sans explication. De la crise cardiaque sur un banc de parc. De l'étouffement par inadvertance.

Il n'arrivera rien. Soixante-dix.

Je fais une dernière ronde pour voir si les portes sont bien verrouillées, les fenêtres du rez-de-chaussée fermées, les lumières extérieures allumées. On ne sait jamais. Entre l'intrusion et l'incendie, je crois que je préfère l'incendie, moins personnel, moins engageant. Surtout qu'avec un peu de chance, nous mourrons suffoqués avant même d'avoir senti les flammes lécher nos pieds, nos jambes, nos genoux, nos cuisses, nos ventres, tout du long jusqu'au bout des doigts. C'est le principe de la relaxation inversée. Toutes les parties du corps y passeront tandis que nous dormirons.

Il n'arrivera rien. Quatre-vingt-sept.

La batte de baseball est-elle toujours dans le garde-robe, là où j'ai demandé à Guillaume de la ranger? Surtout pas à côté du lit, trop accessible, au cas où l'un de nous serait pris de somnambulisme et se mettrait à frapper l'autre. Ça s'est déjà vu quoi qu'on en dise. Mais pas trop loin non plus, pour que j'aie le temps de la récupérer en cas d'urgente nécessité.

*Il n'arrivera rien, il n'arrivera rien, il n'arrivera rien.
Quatre-vingt-quinze, quatre-vingt-seize, quatre-vingt-dix-sept.*

Où es-tu, Guillaume, bon sang? La pile de ton téléphone est à plat. Dans le garde-robe, à côté de la batte de baseball, il n'y a plus rien. Ni valise ni chaussures. À la tringle, aucun vêtement suspendu.

Il n'arrivera rien. Quatre-vingt-dix-neuf.